Bruhns Hinnerk, dir., *Histoire et économie politique en Allemagne de Gustav Schmoller à Max Weber*

Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme, 2004, 306 pages

Agnès Labrousse

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ei/888>

DOI : 10.4000/ei.888

ISSN : 2553-1891

Éditeur

Association Économie et Institutions

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 249-255

ISSN : 1775-2329

Référence électronique

Agnès Labrousse, « Bruhns Hinnerk, dir., *Histoire et économie politique en Allemagne de Gustav Schmoller à Max Weber* », *Économie et institutions* [En ligne], 6-7 | 2005, mis en ligne le 31 janvier 2013, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ei/888> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ei.888>

Compte rendu de : Bruhns Hinnerk, dir. (2004) : Histoire et économie politique en Allemagne de Gustav Schmoller à Max Weber, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'Homme, 306 p.

Agnes LABROUSSE, CRIISEA, Université de Picardie – Jules Verne

Cet ouvrage d'un peu plus de 300 pages regroupe treize contributions autour des écoles historiques allemandes, en s'attachant essentiellement aux deux dernières générations et tout particulièrement à leurs figures de proue, Schmoller et Weber¹. La période étudiée (1870-1920) correspond à un demi-siècle riche en évolutions. C'est une période charnière et cruciale durant laquelle les sciences sociales se définissent réciproquement et se reconfigurent. C'est une période de discussions d'une grande richesse, émaillée de fortes controverses comme la querelle des méthodes ou celle sur les jugements de valeur, mentionnées par Hinnerk Bruhns dans son introduction. Dans le même temps, l'originalité de la pensée allemande de la période s'adosse au contexte national du *Sonderweg*, à savoir de la spécificité de la trajectoire allemande de développement industriel, et de la construction politique, économique et sociale d'une Allemagne unifiée.

Hinnerk Bruhns qui a impulsé et coordonné cet ouvrage collectif a fait œuvre de passeur. En effet, ce livre rassemble l'essentiel de ce que la science allemande et étrangère compte de spécialistes de la question. Grâce à un remarquable travail de traduction de l'allemand et de l'anglais, des contributions de qualité sur le sujet sont enfin disponibles en français². L'absence de

¹ La première génération (*ältere historische Schule*) est celle des fondateurs (Wilhelm Roscher, Carl Knies, Bruno Hildebrand). On pourrait, comme le fait Abelshauser, y associer Friedrich List. La seconde (*jüngere historische Schule*) est dominée par la figure de Gustav Schmoller auquel il convient d'adjoindre Lujo Brentano ou encore Adolf Wagner. La troisième et dernière génération (*jüngste historische Schule*) est celle de Werner Sombart et de Max Weber pour ne citer que ses plus éminents représentants.

² La traduction de Françoise Laroche a été révisée par H. Bruhns. On signalera cependant la traduction discutable de *Verkehrswirtschaft* par économie libre alors qu'économie d'échanges semble plus approprié (p. 241) ou encore le terme « dévaluation » employé en lieu et place de « dépréciation » (p. 92). Plus fondamentalement, le terme *Nationalökonomie* a été systématiquement traduit – à l'exception notable du titre de l'ouvrage – par « économie nationale » alors que la traduction la plus courante est « économie politique ». Si cette traduction littérale a le mérite de souligner l'importance du cadre national dans le système conceptuel de ces économistes, il ne doit en revanche pas faire oublier que ce cadre est historicisé et n'est en rien exclusif chez ces auteurs d'approches sectorielles ou microéconomiques, d'analyses locales ou internationales. Enfin,

contributeur « français » en dehors d'Hinnerk Bruhns est symptomatique du caractère marginal de la recherche française sur ces thèmes. La France accuse un retard considérable sur l'Allemagne mais aussi sur l'Italie, l'Angleterre ou le Japon, en dépit de quelques frémissements récents³. On ne peut donc que saluer la parution de cet ouvrage qui s'inscrit dans un processus de redécouverte de la pensée économique allemande, une pensée largement méconnue. Comme l'indique Werner Abelshauser dans sa contribution : « l'histoire de la pensée économique est depuis longtemps tombée à bras raccourcis sur l'école historique allemande de l'économie nationale. Celle-ci a été qualifiée de 'vieille lune', condamnée pour éclectisme sans théorie et dans tous les cas considérée comme une impasse dans l'évolution de la science économique » (p. 21). A cela il conviendrait d'ajouter que pour beaucoup d'économistes français, ces auteurs allemands sentent le souffre : on veut souvent lire dans leur travaux quelques signes avant-coureurs du nazisme, une lecture peu fondée et qui témoigne d'un biais téléologique malheureusement commun dans le traitement de l'histoire allemande du XIX^e siècle⁴. Dans un tel contexte, on a bien du mal à comprendre aujourd'hui le rayonnement international de cette école de pensée qui attirait à elle et formait des économistes du monde entier. Cet ouvrage permet d'aborder avec plus de justice ces courants largement ignorés ou incompris de nos jours. Il traite, comme l'indique son titre, de l'alliance complexe, originale et passionnante entre l'histoire et l'économie dans les sciences sociales allemandes, en particulier économiques. Une alliance qui leur a notamment permis de saisir la genèse et le développement du capitalisme, son 'esprit', son caractère évolutif et divers.

L'article de Werner Abelshauser « L'école historique et les problèmes d'aujourd'hui » s'avère, par un caractère pédagogique qui fait parfois défaut à d'autres contributions, particulièrement utile⁵. En bon spécialiste de l'histoire économique allemande, il relie les

l'allemand *Ordnung* a été rendu par ordre ce qui est tout à fait légitime. Il aurait peut-être été utile de mentionner qu'ordre doit être entendu au sens de système, à l'instar par exemple de l'utilisation du terme chez Hayek.

³ On mentionnera la création récente d'un réseau de chercheurs français dont la collaboration se concrétisera prochainement par la parution d'un ouvrage dirigé par Alain Alcouffe et Claude Diebolt sur la pensée économique de langue allemande.

⁴ Cf. Wehler H.-U. (1988) : *Das Deutsche Kaiserreich. 1871-1918*, 6 éd., Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, notamment les pages 11-12 de l'introduction.

⁵ Ce titre est un clin d'oeil à l'article de 1926 de Schumpeter « Gustav Schmoller und die Probleme von heute » paru dans le *Schmollers Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft im Deutschen Reiche*, 50 (1), pp. 337-388.

apports de la pensée de Friedrich List et de Gustav Schmoller à des grandes questions d'hier, d'aujourd'hui et de demain : développement économique, Etat-providence, économie spatiale et intégration européenne. A tout seigneur, tout honneur, Schmoller se taille la part du lion dans plusieurs contributions. Birger Priddat dans son texte sur « Gustav Schmoller : l'économie comme moralité institutionnalisée » revient sur l'actualité de Schmoller, économiste des institutions. Il faut lire cet article qui montre sa vision de l'évolution économique, des interactions dynamiques entre institutions et comportements, d'un Etat qui fonctionne comme un investisseur dans la stabilité des anticipations au travers de son rôle de garant et de promoteur institutionnel. Une vision qui inscrit les questions du capital humain ou encore de la justice sociale au programme de l'économie. Il souligne cependant que l'école historique se trouve prise au dépourvu face à un capitalisme industriel développé et non plus émergent. C'est à notre avis confondre les analyses appliquées effectuées par l'école historique d'un côté et les outils analytiques qu'elle a développés pour analyser le capitalisme de l'autre. Si la validité des analyses des systèmes capitalistes historiques anciens et contemporains de l'école historique est par définition relative à la période étudiée, les outils restent eux fortement d'actualité (cf. également le paragraphe ci-dessous sur l'analyse wébérienne des capitalismes). Ne pourrait-on pas en outre soutenir que l'approche ahistorique et désincarnée de l'école néoclassique est de peu de secours pour comprendre le capitalisme et son évolution ? Ne pourrait-on pas souligner également que les lois naturelles des économistes classiques – de la marche vers l'état stationnaire à la loi d'airain des salaires en passant par la loi de population de Malthus – se sont toutes avérées relatives au capitalisme britannique du début de la révolution industrielle voire à la période antérieure ? Leurs lois naturelles ne sont-elles pas *in fine* des lois historiques ? Or, comme le mentionne Jean-Yves Grenier dans la préface de l'ouvrage, l'un des mérites de l'école historique est précisément d'inviter à penser l'historicité des catégories économiques. Une des caractéristiques fondamentales du capitalisme est d'être un système marchand, reposant sur l'institution monétaire. Jürgen Backhaus dans son article sur « Les théories historiques et philosophiques de l'argent – Un retour sur Schmoller et Simmel » revient sur la théorie de la monnaie de Schmoller. L'accent y est mis sur les institutions qui permettent aux relations marchandes d'émerger et « sur la circulation (opposée à l'institution) de la monnaie, qui présuppose tous les aspects qui rendent la monnaie acceptable comme unité d'échange, de compte et réserve de valeur » (p. 78). Son étude détaillée de l'émergence et du développement de la monnaie repose sur une analyse en termes de coûts de transaction. L'économie de Schmoller est une économie

institutionnelle et politique. L'historien Rüdiger vom Bruch dans son texte sur « Schmoller entre science sociale et réforme sociale » dépeint un Schmoller « gestionnaire scientifique, manager d'une recherche de grande ampleur » et « observateur-participant » de la politique économique. Schmoller a en effet joué un rôle éminent dans le développement de l'Etat-providence allemand qui n'est pas le fait du seul Bismarck. Il a cherché à donner un fondement scientifique et factuel aux politiques sociales. Ce lien entre déploiement de l'Etat social allemand et évolution scientifique aurait pu être relié au développement de la statistique. En effet, l'école historique a fortement contribué au remarquable essor des catégories et des enquêtes statistiques en Allemagne. Cette assise statistique constitue une caractéristique de l'école historique alors même que, comme le remarque Alain Desrosières, « de leur côté, les théoriciens de l'économie de marché comme Jean-Baptiste Say, Augustin Cournot ou Léon Walras ont été réticents à l'utilisation des statistiques économiques pour étayer leur développements hypothético-déductifs »⁶. Pour Desrosières, il y a bien correspondance entre politique de l'Etat et développement de la statistique, les représentations statistiques se situant à la confluence des exigences de la science et de l'action politique.

Parmi les grandes figures de l'école historique, Weber est celui dont la notoriété aura connu le moins d'éclipses. Le renouveau actuel des études wébériennes⁷ se déploie cependant en dehors de la discipline économique et tend à couper Weber de son appartenance à la jeune école historique de l'économie politique. Ce n'est pas le moindre mérite de cet ouvrage que de revenir sur ces *a priori* implicites. Hinnerk Bruhns, le rappelle fort à propos dans sa contribution sur « Weber : théorie économique et histoire de l'économie », ce dernier n'est pas seulement l'un des pères fondateurs de la sociologie, il a également fait œuvre d'économiste. Une œuvre qui ne se limite en rien à *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. La contribution de Richard Swedberg « La sociologie économique de Max Weber : une introduction » ne peut que nous convaincre de l'intérêt de l'analyse économique de Weber, notamment dans son analyse du capitalisme. Weber y « rompt avec la fascination de Marx pour un seul type de capitalisme » (p. 215). Il distingue trois grands types de capitalisme, se subdivisant le cas échéant en sous-groupes : capitalisme commercial traditionnel,

⁶ Desrosières A. (2003) : « Historiciser l'action publique : l'Etat, le marché et les statistiques », in : Laborier P. & D. Trom, dir. (2003) : *Historicités de l'action publique*, Paris, PUF, pp. 207-221.

⁷ En France, ce renouveau se cristallise autour de quelques pôles de recherche, notamment à l'EHESS et à l'école normale supérieure de Cachan. Il est d'abord le fait de sociologues et dans une moindre mesure d'historiens et de philosophes.

capitalisme politique et capitalisme rationnel (cf. la figure 1, p. 216). Le capitalisme rationnel comprend par exemple un premier mode avec achat et vente continus sur des marchés libres et production continue dans des entreprises capitalistes et un second mode spéculatif et financier. Cette typologie constitue un outil heuristique. Un type n'est en rien le reflet direct d'un système économique réel : différents types de capitalismes s'associent dans les systèmes capitalistes concrets, par exemple dans le capitalisme moderne à dominante rationnelle. Si Swedberg n'y fait pas référence, il nous semble qu'on peut voir en Weber l'un des premiers théoriciens de la diversité des capitalismes. Les théories contemporaines de cette diversité, de Zysman à Boyer ou Streeck en passant par Gershenkron, trouvent au demeurant leur lointaine racine dans l'école historique, médiatisés ou non par les institutionnalistes américains. Les théories de Weber, par leur richesse peuvent aujourd'hui encore enrichir ces travaux. Son analyse du capitalisme politique, incluant différentes modalités de profits rentiers, est bien plus fine que nombre de théories économiques actuelles de la rente qui opposent rente et profit de manière simpliste. Swedberg nous rappelle également fort à propos que la théorie wébérienne des formes de domination politique est déployée en relation avec leur dimension économique et notamment leur affinité relative avec différentes formes de capitalisme. Il serait donc dommage que les économistes persistent à ne considérer Weber que comme un sociologue, utile uniquement dans la compréhension de facteurs exogènes à l'économie comme la religion. Weber à l'instar de ses collègues de l'école historique, considère l'économie comme une science sociale et culturelle devant tenir compte de l'interdépendance, de l'intrication des facteurs socio-économiques. Mais à trop vouloir rattacher Weber à la sociologie économique en tant que sous-discipline de la sociologie – comme le fait Swedberg – on risque fort de continuer à l'ignorer en économie. Cela explique peut-être l'insistance de Bruhns à nous remémorer que Weber a également été, tout au long de sa carrière, un économiste distingué.

La théorie wébérienne du capitalisme nous amène à un autre représentant important de la troisième génération : Sombart qui apparaît dans plusieurs contributions. Sombart a été l'inventeur du terme dans son ouvrage de 1902 *Der moderne Kapitalismus* – comme il l'est d'ailleurs de la notion de « destruction créatrice » que lui empruntera Schumpeter. Comme le mentionne Friedrich Lenger dans sa contribution sur « Marx, l'artisanat et la première édition du Capitalisme moderne de Werner Sombart », Sombart, décidément très prolifique dans l'innovation terminologique, a également forgé le vocable de marxisme, une pensée dont il est assurément le plus fin connaisseur au sein des écoles historiques. Cependant, « il semble absolument impératif de souligner que son marxisme était un

marxisme sans théorie de la valeur, sans dialectique hégélienne et sans déterminisme économique » (p. 128). L'article de Rita Aldenhoff-Hübinger « Lire *Le Capital* vers 1900 » vient compléter le tableau des relations complexes entre ces deux formes concurrentes d'historismes que sont le marxisme et les écoles historiques. Sombart, comme beaucoup de tenants de l'école historique, considère le matérialisme historique avant tout comme un principe heuristique. Weber, qu'on a trop souvent opposé caricaturalement à Marx, pensait de même⁸ : « Quiconque a jamais travaillé avec des notions marxistes connaît la signification heuristique éminente, voire unique, de ces types quand on les emploie pour comparer la réalité à eux, mais il connaît aussi le danger qui apparaît dès qu'on les conçoit comme des 'forces' ou des 'tendances' ayant une validité empirique ou même comme réelles (ce qui veut dire en vérité : métaphysiques) » (p. 105). Toujours au chapitre des rapports entre marxismes et historismes, on pourra consulter l'article d'Hans-Jürgen Wäger « De la rivalité dans l'historisme : la science économique de la RDA et comment elle a traité l'école historique ». L'essentiel de l'article est consacré aux sciences économiques sous le socialisme et n'aborde le vif du sujet qu'en fin de course. L'auteur reste impressionniste quant à la réception de l'école historique en RDA. Ainsi, il ne mentionne ni n'explique la surprenante édition en plusieurs tomes d'écrits de Schmoller en RDA dans les années 1980⁹. De cet article, on retiendra cependant une curiosité. Wäger mentionne, citation à l'appui, que Roscher, chef de file de la première génération de l'école historique, est un précurseur méconnu du Hayek de *The road to serfdom*. Cela invite à creuser plus avant la filiation entre école historique et école autrichienne, une filiation méconnue et contestée par les Autrichiens à la suite du *Methodenstreit* mais néanmoins réelle¹⁰.

Les rapports avec l'école autrichienne, s'ils sont souvent évoqués ici ou là, ne sont pas véritablement traités dans cet ouvrage¹¹. La relation complexe de Schumpeter à l'école historique à

⁸ Sur ce sujet, on se rapportera également à l'excellent chapitre de Catherine Colliot-Thélène « Max Weber et l'héritage de la conception matérialiste de l'histoire » in : Colliot-Thélène (2001) : *Etudes wébériennes. Rationalités, histoires, droits*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 103-132.

⁹ Schmoller G. (1985) : *Kleine Schriften zur Wirtschaftsgeschichte, Wirtschaftstheorie und Wirtschaftspolitik*, édité par Wolfram Fiedler et Rolf Karl, Leipzig, Zentralantiquariat der DDR, série Opuscula oeconomica.

¹⁰ Cf. Streissler E.W. (1990) : « The influence of German economics on the work of Menger and Marshall », in : Caldwell B. (1990) : *Carl Menger and his legacy in economics*, Durham and London, Duke University Press.

¹¹ A ce sujet, l'affirmation de la quatrième de couverture selon laquelle l'école autrichienne concurrente prône « une théorie de l'économie néo-classique »

laquelle il a beaucoup emprunté tout en la critiquant aurait sans doute mérité quelques développements. De même, les questions méthodologiques apparaissent en filigrane mais ne sont pas réellement abordées de front. Or le rapport théorie économique/histoire qui est au cœur même de l'ouvrage ne peut à notre avis être compris sans approfondir cette dimension méthodologique. Pour les penseurs de l'école historique, les sciences sociales sont des sciences de la réalité, du réel (*Wirklichkeitswissenschaften*). Mais leur réalisme n'est en rien un réalisme naïf. La réalité est médiatisée par des concepts. Les théories apparaissent d'abord comme des matrices exploratoires nécessitant de se plonger dans des données locales, contextualisées. Ils proposent une explication multicausale du social, la théorie ne parvenant jamais à épuiser la complexité du réel. Leur approche génétique, historique va de pair avec un refus du fonctionnalisme. Les théories sont donc situées et évolutives, au même titre que la réalité sociale.

Il n'en reste pas moins que cet ouvrage offre une somme riche de points de vue sur ces auteurs. On regrettera parfois l'abus des digressions chez certains contributeurs ou des références peu explicites à des auteurs et des débats historiographiques dont beaucoup de lecteurs français sont peu familiers¹². C'est le revers de la médaille d'un ouvrage qui évite judicieusement une représentation caricaturale et monolithique des sciences sociales allemandes au tournant du siècle au profit d'une analyse fine qui donne à voir les débats internes entre ses représentants. Fondamentalement, il montre par petites touches, plus que par un grand tableau synthétique, l'actualité du programme de recherche des écoles historiques allemandes. Ce programme a bien plus qu'un intérêt historique. Dans un contexte de renouveau de l'institutionnalisme économique, il mérite d'entrer dans la mémoire vive de la discipline économique qui, si elle ne veut pas « bégayer », aurait tout intérêt à relire ces classiques oubliés de la pensée économique. On ne peut donc que recommander chaudement la lecture de cet ouvrage important.

s'avère largement erronée. Cf. Streissler E.W. (1972) : « To what extent was the Austrian School marginalist ? », *HOPE*, 4 (2), pp. 426-441; Jaffé W. (1975) : « Menger, Jevons and Walras dehomogenized », *Economic Inquiry*, 14(4), pp. 511-524 ou encore Longuet S. (1998) : *Hayek et l'école autrichienne*, Paris, Nathan.

¹² On aurait souhaité des tableaux ou des schémas de synthèse afin de mieux se repérer dans la nébuleuse de l'école historique, celui fourni par Abelshauser (p. 22) étant très partiel. L'absence d'index complique en outre le repérage.